

## Urgences



### Un certain retour

James Paulin

Numéro 3, 4e trimestre 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025045ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025045ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Paulin, J. (1981). Un certain retour. *Urgences*, (3), 55–58.  
<https://doi.org/10.7202/025045ar>

**JAMES PAULIN**

## UN CERTAIN RETOUR

Un retour tout-à-fait incertain  
en ce vieil antre farci de mythes  
et sous les lumières y ayant trouvé refuge  
qu'un seul et tendre amour

On y flaire très fort encore la trace  
l'empreinte de ce qu'il faut brûler  
la mémoire des cauchemars tenaces  
vestige du musée des frasques

La mer a conquis ses montagnes  
le pêcheur tendu ses filets  
le lointain secret des années tristes  
s'accole tendrement au geste des yeux

Si la voie est à jamais aveuglée  
dans la fuyance des espaces  
ne faut-il devant l'évidence  
qu'être seul à ravalier les sanglots  
à poser un pas tremblant  
songeur  
sur le chemin des enfants

## JE VOUS AI VUE

Je vous ai vue belle étrangère  
un soir au bar du Transit  
je volais sans connaître de pied-à-terre  
et dans mes yeux un rideau de buée  
gardait un silence grandiose

Vos bras comme des boas psychédéliques  
s'entrelaçaient sur la chaleur de votre sein  
et qu'hypnotisait un poisson d'or  
pendant superflu de votre cou

Vous aviez je ne sais pourquoi  
sur la tête un chapeau à larges bords  
d'où s'échappaient de rebelles boucles rousses  
à la façon d'ophidiens chimériques

La poussière du chemin baignait  
tout entière dans le vert de vos regards  
et c'est conquis que je refis ma route  
avec en tête la bouche du désir

J'avais depuis longtemps perdu  
la clef de fer de ma maison  
et comme par la grâce d'un Sésame  
avez omis fidèle d'y mettre la forme  
(et) c'est sauvages que nos ombres se suivent  
depuis la sortie du bar

## FINALE

La fin d'une lignée trop longue  
le bout d'un étroit chemin  
l'hiver mangera toujours à ma table  
comme l'invité imperturbable  
de ce qui s'échappe

La chaleur passagère a quitté mon logis  
victime d'orages imprévus  
elle portait le germe du malaise  
une source de bien-être louvoyant

Une solitude dans cette épaisse nuit  
où les cafards tapissent les murs  
les enfants s'emmurent au soleil  
comme des taupes crevassant la sphère

Que serait-ce encore  
que d'être l'épaule appuyée  
tout contre le néant des attentes  
le crâne vide de toute substance  
et farci de silences minéraux  
les yeux révulsés vers des cieux hermétiques

L'on se doit pourtant le mot d'amour  
sinon pour garder vive la plaie des mythologies  
au moins pour tromper l'attente  
l'espoir des perce-neige en janvier